

FRANZ BARTELT

**LE FÉMUR
DE RIMBAUD**

roman

nrf

GALLIMARD

FRANZ BARTELT

LE FÉMUR
DE RIMBAUD

roman

nrf

GALLIMARD

« Menti, sur mon fémur!
... j'ai deux fémurs bistournés et gravés!
J'ai mon fémur! j'ai mon fémur! j'ai mon fémur!
C'est cela que depuis quarante ans je bistourne
sur le bord de ma chaise aimée... »

ARTHUR RIMBAUD

Autant jouer cartes sur table : je ne suis pas n'importe qui. Je ne l'ai jamais été. Solitaire, mais sociable. Taciturne, mais beau parleur. Intelligent, mais sans prétention. Plutôt beau garçon, n'ayons pas peur de la vérité, mais dénué de la vanité des bellâtres.

Si j'avais voulu, j'aurais pu devenir ingénieur. J'avais la tête aux calculs. Ou acteur de superproductions. J'avais le physique. Et mon patronyme m'y prédisposait. On verra cela plus loin. Pour l'instant, essayons de construire le discours. Ne nous laissons pas détourner par la digression. Allons.

Doté d'une voix grave et juste, qui enchantait ceux qui entendaient mes exercices d'improvisation vocale, j'ai pendant un moment incliné pour une carrière dans la chanson de variété. D'ailleurs, j'ai commencé comme vendeur de disques, il y a longtemps. C'était un signe, pour ne pas dire un symptôme.

À vrai dire, j'étais doué en tout. C'était même trop. On me donnait une boulette d'argile, je la transformais en bille ou en tête de pape, au choix, selon ce qu'on me demandait. Le résultat était toujours ressemblant : formidable ! Un pinceau, une

boîte de couleurs, je suis sûr que j'aurais battu Picasso dans sa spécialité, quasi. Mais on ne m'a jamais offert le coffret du peintre en herbe. Je n'ai donc pas pu me rendre compte par moi-même. Une perte pour l'histoire de l'art.

En vérité, je me suis aperçu incidemment que j'étais très mahousse en peinture lorsque les hasards de la vie m'ont fait travailler chez un pâtissier. J'écrivais les formules sur les gâteaux, à l'occasion des anniversaires, des premières communions, des mariages, des pots de départ. Dans cette discipline, j'étais costaud. Pour le décor, je dessinais des anges à la crème, des roses au sucre, toutes sortes de sujets classiques, allégoriques ou non, et même, une fois, des pattes d'oiseaux en chocolat, pour les vingt ans du club ornithologique ardennais. Mon chef-d'œuvre. Un triomphe auprès des amis des bêtes.

Par nature, la pâtisserie, on ne peut pas lui en vouloir, limite la créativité de l'artiste, il faut le dire, ce n'est pas calomnier cette splendide activité, si utile par ailleurs, et parfaitement émouvante dans ses œuvres, mais dans les arts pâtisseries l'artiste contingente ses aptitudes. Il ne s'exprime pas à fond. Il se gâche. Il faut le savoir.

Par la suite, j'ai joué du tambour à la terrasse des bistrots, l'été, saison des aubades. J'ai vendu des jonquilles sur les marchés, et des cartes postales. Puis de la quincaillerie. En même temps, mon cerveau imaginait des modèles de haute couture, des scénarios de films américains, composait des symphonies contemporaines. J'avais ça en moi. Je l'ai toujours eu. Je suis un inventif. J'aurais dû noter tout ça. Mais j'arrête là. Je pourrais parler de mes dons pendant des heures, des jours. J'adore raconter ma vie qui n'est pas la vie de tout le monde. Du reste, je m'appelle Monroe. Comme Marilyn, exactement

pareil. Mais on m'appelle Majésu. Majésu Monroe. Ce n'est pas non plus le nom de n'importe qui.

Cette année-là, je tenais une petite brocante. Que de l'objet de qualité. Pas des vieilleries à poussières. Non, vraiment de la brocante originale, pour amateurs éclairés. Par exemple, je proposais un mouchoir taillé dans le saint suaire de Turin. Authentifié par de pieux péninsulaires.

Parmi les merveilles exposées, le collectionneur n'avait que l'embarras du choix, une chaussette d'Arthur Rimbaud avec un trou au gros orteil (le trou était d'Arthur, la chaussette de sa mère), un os de la main de Napoléon, une éprouvette (étanche) contenant la vérole d'Alfred de Musset, un bocal (étanche) rempli de morpions anglais vieux de trois siècles, en bon état de conservation.

Une de mes fiertés était d'avoir réussi à me procurer le tube digestif de Pantagruel. J'ai dû m'en séparer pour payer l'assurance de la camionnette.

Mon catalogue affichait huit centaines de raretés, dont la plupart étaient si rares qu'elles mériteraient d'être qualifiées d'uniques. Et je n'aborde pas mes accessoires religieux, mes poudres miraculeuses, mes œufs de Colomb en saindoux cristallisé, le véritable portrait du Christ à la mine de plomb par un officier romain qui le voyait tous les jours, en ce temps-là. Je reviendrai plus tard sur mon commerce. Procédons dans l'ordre.

On a beau dire, mais c'est toujours un bon début de commencer par le commencement. Au commencement, donc, c'était jour de marché à Larcheville. Un samedi, en fin d'après-

midi. Devant mon étalage, une femme piétinait depuis deux ou trois minutes. Jolie. La blonde un peu pointue de l'os, l'épaule maigre, le sein petit, petit derrière, très vêtue à l'ardennaise, petite laine de rigueur, malgré la chaleur ambiante. Quand elle est apparue, j'étais en train de lire *Déontologie de la chambre à air*, une cosmogonie ardue, récupérée la veille en vidant un grenier. La chalande semblait intéressée par une bague.

« Elle est belle, ai-je dit. Elle a appartenu à la sœur de Raspoutine.

— À la sœur de Raspoutine ?

— La cadette. Oui, car Raspoutine en avait deux, comme vous n'êtes pas sans le savoir. Donc, la cadette et l'aînée, les deux faisant la paire, pour ainsi dire. La bague de l'aînée a été confisquée par les révolutionnaires, en dix-sept ou un peu plus tard, je n'ai pas la mémoire des dates au jour près. C'est une bague authentiquement historique. Je ne la vendrais pas si je n'avais pas les certificats. Tout en russe d'époque. Pour trente boulets européens, elle est à vous. Avouez que pour un objet de ce prix, ce n'est pas cher.

— En effet. C'est de l'ancien au prix du neuf.

— Voulez-vous l'essayer ? Je suis sûr qu'elle vous ira comme un gant. Je vois votre style. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »

Elle s'est dite dame de compagnie. En fait, elle jouait aux cartes avec des vieux, trois ou quatre fois par semaine, au café ou à domicile, je l'ai su quelques jours plus tard. La bague lui faisait un beau doigt. Commercialement, je n'ai pas économisé une exclamation admirative :

« Quel beau doigt elle vous fait, madame !

— Vous trouvez? a-t-elle dit, à voix presque basse.

— Un doigt de princesse, madame! Elle vous fait un doigt de princesse! Cette bague vous était destinée! Elle vous attendait! Elle n'attendait que vous!»

Malgré ma fougue, elle semblait hésiter, douter, se poser des questions. Elle levait la main dans la lumière, examinait le bijou, repliait les doigts, les étendait.

«Ah, madame, votre doigt est mis en valeur! Et vous serez la seule femme au monde à porter cette bague! La seule! Foi de moi!

— Elle me plaît. Mais c'est une folie, n'est-ce pas? Trente boulets, c'est tout de même de l'argent, je trouve.

— Je peux vous consentir un rabais, une ristourne, une remise!

— J'aimerais mieux des facilités de paiement», a-t-elle dit en baissant les yeux, comme une pauvre gênée de devoir étaler son dénuement.

Généreux comme je suis, pétri d'humanisme véritable et de convictions philanthropiques, la femme indigente m'a toujours bouleversé. Je suis sujet à toutes les pitiés, enclin à toutes les faiblesses, aux compassions les plus ruineuses. Cette femme me plaisait. Physiquement, je veux dire. Elle me troublait. Je me sentais attiré.

«Vous êtes pauvre, c'est ça, ai-je dit en prenant un air qui allait avec les paroles.

— Ce n'est pas ça, a-t-elle dit, mais en ce moment c'est difficile. J'ai du mal à joindre les deux bouts.

— Vous avez quand même de la chance d'avoir deux bouts. Il y en a qui n'en ont qu'un. Ou pas du tout. Et là, c'est de la misère, plus un seul bout!

— Je n'en suis pas là, tout de même...

— Cette bague vous portera bonheur, madame. Et c'est tellement vrai qu'elle a déjà amorcé son action en votre faveur, puisque je vous l'accorde, ce paiement en trois fois. Sans frais.

— Et en six fois, ce ne serait pas possible?»

Marché conclu. Dans mon carnet, j'ai noté son identité, son adresse, son téléphone. Elle s'appelait Noème. Pas Noémie. J'écris bel et bien «Noème». Je ne savais pas que ça existait, les femmes qui s'appellent Noème. Noème Parker, 35 rue du Yactus, troisième étage, face escalier. Déjà toute une histoire.

C'était une période où j'étais en fonds. Coup sur coup, j'avais vendu le cure-dents de Landru, le fil à plomb d'un bâtisseur de cathédrale, une reproduction métallique d'un louis d'or ayant appartenu à un arrière-petit-neveu d'Henri IV et une édition originale d'un ouvrage de Jean-Paul Bourrez : *En passant par la Bouteille*, dont la caractéristique est d'être le livre le moins recherché par les bibliophiles. Dire que j'avais du blé plein les poches serait exagéré, mais je vivotais dans une aisance certaine, raison pour laquelle, le soir tombant sur la place, j'ai invité Noème à boire un verre au café des Arcades. Elle ne voyait pas pourquoi elle aurait refusé cette grâce à un commerçant qui lui facilitait le paiement.

«Je remballer le bazar et je suis à vous! La bague continue son effet bénéfique, non? Vous aimez la bière?»

Elle aimait tout ce qui se boit. Avec les vieux à qui elle tenait compagnie, elle s'était aguerrie aux diverses boissons en cours dans les bistrot, à commencer par la mesure de vin rouge et le boque de bière. (J'écris «boque» au lieu de

«bock». C'est une orthographe personnelle. Il y a des choses que je n'aime pas tellement partager avec les académiciens.)

Ce qui s'est passé au café des Arcades, je serais bien en peine de le raconter aujourd'hui. Peut-être la confirmation d'un coup de foudre. En tout cas, la bière coulait à flots sur nos bavardages. C'était une femme qui n'avait rien à cacher. Elle me parla donc de sa vie malheureuse avec un animateur de rue, dans la banlieue, un type qui prêchait les droits de l'homme au trouduc qui traîne le bitume et qui, le soir, les infligeait à sa gonzesse en la ratatouillant, avant de la passer à la casserole. Dans l'humanitaire, ce sont des mœurs en vogue. Mais ça ne plaît pas à toutes les femmes.

«Je comprenais qu'il avait les nerfs, expliquait-elle. Toute la journée à essayer de raisonner des sauvages, c'est pas une vie non plus. Mais je l'ai quitté. Il décevait trop l'idée que j'avais de l'amour.

— C'est quoi, votre idée de l'amour ? » j'ai demandé.

Elle a regardé au plafond, où il n'y avait rien à voir puisque aussitôt ses yeux sont revenus vers moi, qui suis un spectacle séduisant, j'en ai conscience.

« Mon idée de l'amour, elle a dit, c'est le romantisme, le héros qui sait ce qu'il veut, l'homme protecteur de la femme, le type qui a des bras et une cervelle, qui sait se faire respecter en tous lieux et à toute heure, même après quinze anisettes.

— Je ne voudrais pas avoir l'air d'en rajouter, j'ai dit, mais je suis votre homme.

— Comment ça ?

— Votre homme ! Je corresponds exactement aux souhaits de votre petite annonce. J'évite l'anisette, produit méditerranéen,

mais, preuves au comptoir, je ne me remplis pas à moins de quarante bières. Ici, tout le monde peut en témoigner, je suis lucide jusqu'à la dernière goutte. Un prodige, une force de la nature, entre Byron, Victor Hugo et Paul Verlaine. Je ne voudrais pas faire l'article, mais la liste de mes prouesses est interminable. Et si vous voulez que j'enfonce le clou, je vous dirai que je n'ai pas vomi une fois dans ma vie. Je charge, tout passe. Et je demeure correct. »

Tout de suite, elle s'est rendu compte que je n'étais pas commun. Elle avait des assiettes à la place des yeux, la bouche déjà compréhensive. Question bière, elle ne prenait pas de retard sur moi qui allais à un rythme empreint de savoir-vivre, car je sais régler ma consommation selon les usages de la convivialité. Quand je vais de conserve avec une dame, je n'abuse pas de ma force, même si la soif me persécute. C'est ma façon d'être galant, une vertu en voie de disparition de nos jours.

On était tellement partis tous les deux, tellement confortables l'un avec l'autre, qu'on n'a pas su se quitter et qu'on est allés, rue Jean-Jaurès, se bâfrer d'une pizza aux quatre fromages. C'est moi qui payais, j'avais prévu. J'étais en forme, je lui ai fait le grand jeu. Je lui ai tout dit, toute ma vie, les détails, les exploits, les conquêtes, les dons surprenants, les aventures.

« Vous êtes incroyable, répétait-elle entre deux bouts de pizza.

— C'est le mot, j'ai dit. Je suis né comme ça. Je fais ce que je veux de mes dix doigts. Je fais ce que je veux de mon cerveau. Je fais ce que je veux de ma sensibilité. Je suis à la fois artiste, scientifique, mystique, un homme complet.

— Un génie, a-t-elle conjecturé.

— Je n'irai pas jusque-là, évidemment. En tout cas, ce n'est pas à moi de le dire. De votre part, j'accepte la qualification, bien entendu. D'ailleurs, elle correspond à mon intime conviction et, par conséquent, à la réalité. Néanmoins, elle ne définit qu'une toute petite partie de mon être. Vous savez, le génie est une névrose. Moi, j'ai la prétention d'être normal.»

En fait, je n'essayais pas de lui en foutre plein la vue, pas du tout. L'amour qui naissait dans mon cœur me prescrivait de mettre toutes les chances de mon côté. J'étais fou d'elle, je voulais qu'elle soit folle de moi. C'est humain, le désir de réciprocité. De temps en temps, je lui cédaï la parole, en démocrate égalitaire. Elle me confiait ses misères, ses déboires, ses espérances. C'était une fille de nantis. Son père était propriétaire de bien des entreprises florissantes en France, en Belgique et au Luxembourg. Sa mère était dépressive.

« Mais elle se force un peu, disait Noème. À partir d'un certain niveau de revenus, dans une petite ville de province, les bourgeoises éprouvent le besoin de se faire analyser. C'est une question de standing. Ma mère a épuisé une dizaine de spécialistes de l'école freudienne. Des pointures pourtant, après au gain et qui n'ont pas pour coutume de lâcher leur proie. Elle a même fait des cures de sommeil. Dans son esprit, quand on est riche, il faut se payer du vraiment superflu. Depuis son plus jeune âge, ce dont elle a le moins manqué, c'est de sommeil. Je ne l'ai jamais vue sortir du lit avant onze heures du matin. Mais tous les ans, depuis dix ans, elle s'offre une cure de sommeil. C'est un authentique gaspillage, donc ça la rend heureuse. »

Noème, idéaliste, rêveuse, avait voulu rompre avec cette

race opulente. À l'école, elle était entrée en résistance, refusant de répondre aux questions des professeurs, méprisant ouvertement des avancées aussi flagrantes que le théorème de Thalès ou le pluriel des noms de couleurs. Pendant des années, elle avait affiché une haine sans concession à l'encontre d'Andromaque, qu'elle assimilait à une mère maquerelle. Je l'approuve. Un temps, elle adhéra même au parti communiste français.

« Au parti communiste français! me suis-je exclamé. Vous m'épatez!

— Comme je vous le dis! Au parti communiste français! C'est là que j'ai été initiée au dur secret de l'anisette, par des cheminots qui trinquaient à la mémoire de Staline. Des purs. Des hommes de fer. Avec eux, je suis allée manifester deux fois à Paris. Je faisais wagon-restaurant, ou plutôt voiture-bar. C'est-à-dire que je portais le ravitaillement, surtout le liquide. On scandait des conneries auxquelles personne ne croyait, à part moi. Ils avaient de la gueule, pas plus. Au bout d'un an, j'ai compris que même les plus méchants n'avaient pas du tout l'intention de pendre les nantis. Moi j'avais rêvé d'arracher les yeux à des patrons, d'écouiller les évêques, de faire violer les rentières par des chiens de gauche. C'est le programme que les communistes font miroiter pour que le naïf prenne sa carte et casque sa cotise mensuelle. Mais une fois qu'on est dedans, camarade, attention, faut pas débîner les gros actionnaires, pas toucher un cheveu des magnats, même pas contester la propriété privée. Pour eux, le pétrole et le blé, c'est sacré, comme la discipline de vote. Dans ces conditions, le militant de base perd ses illusions. Telle que vous me voyez, je suis désabusée, je ne crois plus en rien. »

À cet instant, il y eut un silence entre nous. J'ai senti que

c'était l'heure décisive. J'ai abattu mon jeu, d'un coup, dans un soupir.

« Je comprends, j'ai dit, brusquement inspiré. Je vous comprends, Noème. Il y a des choses que je ne peux pas vous dire, mais, croyez-moi, croyez-moi, croyez-moi, tout espoir n'est pas perdu. »

Ce que je lui confiais, en me tordant au-dessus de l'assiette vide, lui faisait dresser l'oreille. Elle prenait un air intéressé.

« Qu'est-ce que vous voulez dire, Majésu ? »

C'était la première fois qu'elle m'appelait par mon prénom. Je fondais. Elle m'avait. Elle pouvait disposer de mon corps, de mon âme, de ma vie. Je n'avais rien à lui refuser, désormais.

Elle insista :

« Qu'est-ce que vous voulez dire, Majésu ? »

— Je ne peux rien dire, Noème. Vous savez, il y a des choses qu'il vaut mieux garder pour soi.

— Dites-moi, je vous en prie.

— C'est trop grave. Sachez seulement qu'il y en a qui travaillent dans l'ombre. Il y en a. Dans l'ombre.

— Soyez plus précis, Majésu ! Vous me parlez d'ombre ! De quoi voulez-vous parler ?

— C'est secret, Noème. N'insistez pas. C'est de la dynamite. Danger de mort.

— Est-ce si terrible ? »

Terrible ! Elle avait le mot pour rire. C'était bien pire que terrible. Rien que d'y resonger, j'ai grimacé.

L'horreur devait se lire sur mon visage, parce que Noème tarit son verre d'un seul mouvement de gosier. Je crois qu'elle tremblait un peu. Elle secouait la tête, se dandinait sur sa

chaise. J'ai vu le moment où elle allait rendre la pizza sur la nappe en papier, emballé c'est pesé.

« Calmez-vous, Noème, ai-je supplié.

— Vous commencez des choses, reprochait-elle, et vous ne les terminez pas. Ce n'est pas loyal. »

Baissant le ton, je lui ai expliqué qu'il aurait été de la dernière imprudence de divulguer un tel secret dans un endroit public, où il y a des oreilles, des caméras, des personnes malintentionnées, des flics en civil.

« Il y en a, c'est vrai ! a-t-elle admis. Normal : des flics, il y en a partout. Le Français, c'est une âme sous un képi. Il aime l'ordre. Je suis bien certaine que dans ce restaurant les deux tiers des tables sont occupées par des flics ou assimilés.

— Vous n'aimez pas les flics, non plus, vous ? On devrait bien s'entendre, alors, non ? »

Mais elle voulait que je lui révèle mon secret. Je la sentais prête à bien des choses pour arriver à satisfaire sa curiosité. J'avais ma stratégie. Tout de suite, j'ai avancé mes pions.

« J'habite une chambre sécurisée, ai-je dit. Protégée contre l'intrusion des oreilles indiscretes. Et j'ai de la bière au frigo. En quelque sorte, l'endroit idéal pour poursuivre une conversation. Il ne tient qu'à vous.

— Vous me direz votre secret ?

— Mettons qu'on pourra en discuter sérieusement. »

C'est ainsi qu'elle m'a suivi chez moi.

Mon appartement ne paie pas de mine. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Il a de la classe. Et une situation centrale. À moins de cinq minutes de la Grand-Place. Une fenêtre s'ouvre sur le monument aux morts, édifice officiel. La chambre donne sur la cour, tranquillité garantie. Dans la cour, derrière chez moi, tous les logements ont été déclarés insalubres. La population a été virée par les services municipaux. C'est paisible. Il ne reste qu'un couple de vieux homosexuels bulgares. L'immeuble leur appartient. Ils ont juré d'y vivre jusqu'à leur dernier souffle. C'est à eux que je loue le gourbi que j'occupe et où je stocke les merveilles de mon négoce dans six pièces en enfilade, plancher recouvert de balatome à motifs géométriques, salle de bains à l'ancienne, électricité dans les placards, cuisine spacieuse, orientée au sud, on ne peut pas mieux.

« Ne faites pas attention au désordre, Noème, j'ai prévenu. Vous savez ce que c'est : dans la brocante, on entasse, ça brouille le paysage.

— En effet, il règne une certaine confusion chez vous », a-t-elle pleurniché.

À coups de savate dans les cartons et les cageots, on s'est frayé un chemin à travers la pagaille. J'ai dit que ces entassements d'objets et de caisses avaient pour fonction de retarder la progression de l'ennemi en cas d'invasion.

« Vous craignez quelque chose ? a-t-elle demandé.

— À notre époque et dans notre société, on a toujours quelque chose à craindre. C'est triste à dire, mais notre monde est d'une atroce malveillance pour les gens qui sont indépendants d'esprit, un peu anarchistes, libres et rimbaldiens, si vous voyez ce que je veux dire. »

Pour montrer que le concept de lésine m'était étranger, j'ai prélevé douze bouteilles de bière dans le frigo, en précisant qu'il restait des munitions. Tout ce qu'elle a trouvé à dire, c'est :

« Vous êtes alcoolique ? »

Je lui ai assuré que non.

« Moi je le suis », a-t-elle annoncé, non sans orgueil.

Il me semble que je l'avais remarqué. Au café des Arcades, puis à la pizzeria, elle retournait souvent au goulot. Mais, enfin, pour quelqu'un qui comme moi sait tout de la vie, ce n'est pas une tare infranchissable. Quoi qu'on en dise, la soif explique bien des choses, toujours. Moi-même, j'aurais des tendances, je ne le cache pas. Mais il y a des jours où je ne bois pas. Et quand je bois, je bois publiquement. C'est ce qui me distingue de l'alcoolique. Lui il boit tous les jours et parfois en cachette.

J'ai rempli des boques d'un kilogramme, la dose qui permet d'envisager l'avenir immédiat en toute sérénité. La nuit était à peine entamée. On s'est calés dans le canapé. Pas n'importe quel canapé. Une pièce unique, qui avait fait la fierté des héri-



Franz Bartelt

Le fémur de Rimbaud

Cette édition électronique du livre *Le fémur de Rimbaud*
de Franz Bartelt a été réalisée le 29 août 2013
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en août 2013 par l'imprimerie Floch
(ISBN : 978-2-07-014268-2 - Numéro d'édition : 255716).

Code sodis : N56507 – ISBN : 978-2-07-249679-0
Numéro d'édition : 255718

Couverture

Page de titre

Exergue

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10